

Préface :
Comment
être marxiste

Cédric Durand

La traduction française de *Limits to Capital*, une quarantaine d'années après sa première publication en anglais, en 1982, ouvre une porte spatio-temporelle. C'est un point de passage direct entre, d'une part, l'effervescence créatrice du marxisme parisien des années 1970 et, d'autre part, l'amorce de son retour en grâce contemporain dans l'hexagone, notamment parmi les jeunes générations de chercheur-se-s en sciences sociales, pour qui la figure de David Harvey joue un rôle important¹.

Dans une large mesure, Harvey élabore le projet de *Limites* au cours d'un long séjour à Paris. En 1976 et 1977, il participe au groupe de sociologie urbaine animé par Manuel Castells à l'université de Nanterre. Cette année lui « a permis [...] de [se] frotter à la complexité vivante de la tradition marxiste française » dans un contexte qui est celui d'« un remarquable renouveau » (p. 43). Harvey mentionne l'impulsion donnée par des auteurs tels que Louis Althusser, Nicos Poulantzas, Samir Amin et Ernest Mandel, qui publient alors principalement en français. Non que leurs écrits exercent une influence directe particulière sur son travail, mais ils mettent à l'ordre du jour, chacun à sa façon, la construction d'un paradigme marxiste en sciences sociales. Or, le projet de *Limites* s'inscrit précisément dans cette perspective. Il s'agit de la contribution d'un géographe à « un processus collectif de découverte » (p. 41) dans le domaine de l'économie politique.

1. Pour en rester à la France et à titre d'exemples, on peut mentionner le développement des revues marxistes en ligne *Contretemps* et *Période* au cours des années 2010, les différentes éditions du colloque « Penser l'émancipation », notamment à Nanterre en février 2014 et à Saint-Denis en septembre 2017, le colloque « Poulantzas : un marxisme pour le XXI^e siècle », organisé à Paris IV en janvier 2015, ou encore le colloque « Accumuler du capital. Stratégie de profits et politiques de dépossession », qui s'est tenu à Dauphine en juin 2019 et auquel David Harvey était justement invité.

L'éclipse du marxisme en France

Si j'insiste sur l'importance de l'influence du marxisme de France dans la matrice de *Limites*, ce n'est pas pour agiter une quelconque cocarde. Certes, un cinquième des références mobilisées par Harvey dans ce livre sont soit en français, soit écrites par des auteurs basés en France, ce qui est très significatif pour un livre de langue anglaise. Mais il s'agit surtout de prendre la mesure de ce qui a été perdu. Lorsque Harvey rédige *Limites*, on vient à Paris des quatre coins du monde pour étudier le marxisme. Dans tous les champs des sciences humaines et sociales les travaux s'inscrivant de près ou de loin dans ce courant sont alors prédominants ou, a minima, solidement établis. De plus, parallèlement aux institutions académiques, il existe de nombreux réseaux de formation extra-universitaire. Par le biais des syndicats et des partis, qu'il s'agisse d'un Parti communiste encore puissant ou des multiples organisations gauchistes, social-démocrates ou écologistes, des centaines de milliers de militants acquièrent des éléments de formation théorique, ce qui contribue à alimenter un climat de radicalité idéologique et soutient un niveau d'exigence politique élevé.

Quarante ans plus tard, il reste peu de choses de la splendeur passée du marxisme hexagonal. Les organisations traditionnelles du mouvement ouvrier ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Et, à de rares exceptions près, les positions marxistes universitaires ont été purement et simplement liquidées. Daniel Bensaïd écrivait que « le plus grave, ce sont les défaites de l'intérieur, par abandon, par reniement et trahison, les défaites sans combat qui sont d'abord et surtout des débâcles morales² ». La défaite du marxisme dans le champ universitaire en France procède d'une telle dramaturgie. Il ne s'agit pas d'une bataille intellectuelle perdue, mais d'une faillite morale. Les vents du néolibéralisme anglo-saxon, le tournant de la rigueur du pouvoir socialiste de 1983 en faveur de la construction de l'Europe, puis l'onde de choc de la dislocation du monde soviétique ont eu raison de tout un milieu intellectuel. Celui-ci s'est effiloché avec la désarticulation des agendas de recherche, avant d'être rapidement englouti à la faveur du jeu des renouvellements de postes.

« Le grand cauchemar des années 1980³ », ce n'est pas une retraite, c'est une déroute : une démobilisation générale et une débandade institutionnelle. En économie, où la purge a été particulièrement sévère, le courant régulationniste, dont toutes les hypothèses fondatrices se rattachaient pourtant au marxisme, s'est fondu dans un institutionnalisme aux contours conceptuels mal définis⁴. Si

2. Daniel Bensaïd, *La Discordance des temps. Essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Paris, La Passion, 1995, chap.9.

3. Cf. François Cusset, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2008.

4. Parmi les travaux fondateurs de la régulation on peut mentionner Michel Aglietta, *Régulation et crises du capitalisme : l'expérience des États-Unis*, Paris, Calmann-Lévy, 1976 ; Benjamin Coriat, *L'Atelier*

ce déplacement a peut-être contribué à la survie académique de cette école, son acuité critique comme son ambition théorique en furent dramatiquement amoindries. Durant cette période de reflux, le flambeau de la radicalité et de la rigueur intellectuelle propres au marxisme ne fut plus porté ouvertement que par une poignée d'individus⁵. Mais on ne se débarrasse pas du spectre de Marx comme ça, d'un simple mouvement d'épaules. Maintenant que les approches hétérodoxes reprennent confiance en elles-mêmes, notamment grâce au travail collectif entrepris au sein de l'Association française d'économie politique depuis 2009, c'est vers le marxisme qu'elles se tournent à nouveau pour s'ancrer dans un paradigme plus solidement charpenté. Gramsci, par exemple, est une référence clé pour penser la centralité théorique du conflit dans le néoréalisme de Bruno Amable et Stefano Palombarini⁶. Chez André Orléan, la tradition marxiste s'avère être un espace de dialogue indispensable pour construire théoriquement les concepts d'économie marchande, de valeur et de prix⁷.

La théorie dans le tumulte

Le parcours de David Harvey témoigne du contraste entre l'éclipse du marxisme hexagonal et sa résilience dans les universités anglo-saxonnes⁸. Né en Grande-Bretagne, à Gillingham, une petite ville du sud-est de l'Angleterre, géographe de formation, David Harvey a soutenu une thèse de géographie économique et historique intitulée « Aspects of agricultural and rural change in Kent, 1815-1900 ». À la suite de celle-ci, il est recruté à l'université de Bristol où il participe activement au renouvellement épistémologique et méthodologique de sa

et le chronomètre : essai sur le taylorisme, le fordisme et la production de masse, Paris, Bourgois, 1979 ; Jacques Mazier, Maurice Basle et Jean-François Vidal, *Quand les crises durent...*, Paris, Economica, 1984. Pour une explicitation des rapports de ce courant au marxisme, voir Alain Lipietz, *De l'althusserisme à la « théorie de la régulation »*, s.l., CEPREMAP, 1989. Pour une synthèse des travaux récents, voir Robert Boyer, *Économie politique des capitalismes. Théorie de la régulation et des crises*, Paris, La Découverte, 2015.

5. Sans être exhaustif, on peut citer, parmi les économistes intervenant dans cette période dans le champ académique dans une perspective explicitement marxiste, Samir Amin, Suzanne de Brunhoff, François Chesnais, Gérard Duménil et Dominique Lévy, Rémy Herrera, Michel Husson, Jean-Marie Harribey, Pierre Salama, Catherine Sauviat, Claude Serfati, Bruno Tinel et Carlo Vercellone.

6. Pierre Alary, « Le néoréalisme, ou comment alliances sociales et politiques publiques se déterminent mutuellement. Entretien avec Bruno Amable et Stefano Palombarini », *Revue de la régulation*, n° 22, 2017.

7. André Orléan, « De quelques débats à propos de la production marchande chez Marx », in S. de Brunhoff, R. Bellofiore, D. Cohen *et al.* (dir.), *Penser la monnaie et la finance avec Marx : autour de Suzanne de Brunhoff*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018. Reflétant cette préoccupation, le séminaire annuel que donne André Orléan à l'EHESS en 2018-2019 s'intitule « Monnaie, valeur et prix : l'apport de la pensée marxiste ».

8. Sur les nouvelles pensées critiques pendant l'ère néolibérale voir Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche*, Paris, Zones, 2010.

discipline. Ce travail aboutit à la publication en 1969 d'*Explanations in Geography*, qui devient tout de suite un ouvrage de référence.

Comme *Limites* une douzaine d'années plus tard, *Explanations* est un texte qui répond à une insatisfaction personnelle sur l'état général d'un champ de recherche, un effort de défrichage et de clarification pensé comme un préalable à des travaux empiriques. L'objet d'*Explanations*, c'est de prendre la mesure de la révolution quantitativiste qu'a connue la géographie dans les années 1960 et d'en tirer les conséquences épistémologiques en ce qui concerne le statut de l'explication⁹. L'explication, écrit Harvey, c'est « transformer un résultat inattendu en résultat attendu, faire en sorte qu'un événement curieux paraisse naturel ou normal¹⁰ ». Et de détailler la manière dont la géographie peut produire des résultats cumulatifs et les méthodes formelles qu'elle doit mobiliser pour y parvenir.

C'est un travail très important qui lui vaut une grande reconnaissance par ses pairs. Mais, alors qu'il en achève la rédaction, le cours des événements historiques laisse à Harvey un goût amer. « J'ai rendu le manuscrit à l'été 1968, alors que de quasi-révolutions étaient en cours à Paris, Berlin, Mexico, Bangkok, Chicago et San Francisco. J'avais à peine remarqué ce qui se passait. Je me suis senti assez idiot. Il semblait absurde d'écrire au moment où, autour de moi, le monde s'enfonçait dans le chaos, où les villes étaient en flammes¹¹. » Le tumulte du monde lui souffle une nouvelle urgence : celle de relier travail académique et engagement, et de faire de sa participation aux mouvements sociaux une source d'inspiration pour ses recherches.

Les années 1970 marquent une inflexion décisive dans sa trajectoire intellectuelle. Il est recruté par l'université Johns Hopkins de Baltimore où il rejoint une équipe pluridisciplinaire d'universitaires radicaux, parmi lesquels Donna Haraway, la future théoricienne du cyborg. Ce faisant, il s'installe dans une ville portant les stigmates de la pauvreté et en proie à des émeutes fréquentes. Ses travaux s'orientent alors vers la géographie urbaine et, au même moment, il se lie avec les mouvements sociaux locaux. C'est aussi à cette époque qu'il commence à lire sérieusement Marx. Son livre *Social Justice and the City* et son implication dans la revue radicale *Antipode* traduisent sur le plan éditorial ce tournant critique. Il rejette désormais le positivisme qu'il défendait dans *Explanations* : « Le savoir critique dévoile le caractère artificiel de la séparation entre fait et

9. Ron Johnston, « *Explanations in Geography* (1969): David Harvey » in P. Hubbard, R. Kitchin et G. Valentine (dir.), *Key Texts in Human Geography*, Londres, Sage, 2008.

10. *Ibid.*, p. 26.

11. David Harvey, « Memories and Desires » in S. C. Aitken et G. Valentine (dir.), *Approaches to Human Geography*, Londres, Sage, 2006, p. 184-190.

valeur, et montre que la prétention de la science à être dénuée d'idéologie est elle-même une prétention idéologique¹². »

Ce changement de position n'est certainement pas une suspension de son appétence pour la théorie, mais un simple déplacement. Pour lui, les sciences sociales ne peuvent se contenter de procéder à une description sophistiquée du monde, elles doivent découvrir les processus sous-jacents qui le façonnent. Dans cette perspective, la connexion aux luttes sociopolitiques n'est pas une simple urgence éthique, c'est aussi un postulat épistémologique : « Il existe toujours un lien entre ce que j'écris et ce que je ressens, et ce que je ressens dépend de l'endroit où je me place et de la manière dont je réagis aux personnes et aux situations. Par exemple, lorsque l'on marche dans les rues de Baltimore ou que l'on discute avec les travailleurs d'un Burger King, on est scandalisé par les vies et les opportunités gâchées, les injustices flagrantes, les inefficacités stupides, les négligences inacceptables qui doivent être réparées. Ce sont des expériences de ce genre qui me poussent à écrire. Elles alimentent ma rage académique¹³. » C'est au contact des subjectivités subordonnées et des structures d'exploitation qu'Harvey va désormais trouver son inspiration théorique.

Limites, qu'il considère comme son opus majeur, est un concentré de cette volonté d'allier puissance théorique et radicalité critique dans le domaine de l'économie politique. Ses travaux suivants, notamment *The Condition of Postmodernity* (1989), *Le Nouvel Impérialisme* (2003) ou *Marx, Capital and the Madness of Economic Reason* (2017), sont tous imprégnés d'une connaissance intime des textes de Marx et des recherches qu'ils ont inspirés. C'est ce David Harvey-là, virtuose de la théorie marxiste et critique implacable des mutations du capitalisme contemporain, que les lecteurs découvrent dans huit ouvrages qui paraissent en traduction française à partir de 2008¹⁴, au moment où l'éclipse du marxisme dans l'hexagone commence à s'estomper.

Vers une compréhension spatio-temporelle du capitalisme

Harvey raconte son état d'esprit lorsqu'il s'attaque à *Limites*, enivré par le flamboiement de la vie intellectuelle parisienne de l'époque : « À la suite de mon

12. David Harvey, « What Kind of Geography for What Kind of Public Policy? », *Transactions of the Institute of British Geographers*, n° 63, 1974, p. 18.

13. David Harvey, « Memories and Desires », art. cité, p. 186.

14. Le premier livre en français est un recueil de textes intitulé *Géographie de la domination*, qui paraît aux Prairies ordinaires en 2008. Cette maison publiera aussi *Le Nouvel Impérialisme* en 2010, *Paris, capitale de la modernité* en 2012 et *Brève histoire du néolibéralisme* en 2014. Pour lire *Le Capital*, une introduction au *Capital* de Marx nourrie par trois décennies de cours est publié à La Ville brûle en 2012. Les éditions Syllepse ont publié en 2010 *Géographie et capital : Vers un matérialisme historique-géographique* ; Amsterdam fait paraître *Le Capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances* en 2011 et, finalement, en 2015, les éditions Buchet-Chastel sortent *Villes rebelles. Du droit à la ville à la révolution urbaine*.

expérience française, je suis passé de la tentative d'améliorer l'économie politique urbaine au projet de réparer la totalité de la théorie marxienne – rien de moins – pour qu'elle couvre de façon plus compétente les questions historiques et géographiques. *Les Limites du capital* a été conçu et rédigé dans le but de remédier à ce problème. Si je suis parti ivre d'arrogance, l'écriture de ce livre fut une terrible épreuve d'humilité¹⁵. » Ce qu'il comprend en se mettant au travail, c'est qu'arrimer solidement une théorie spatio-historique du capitalisme aux concepts fondamentaux de la critique marxienne de l'économie politique n'est pas chose aisée. D'abord, ces concepts fondamentaux ne sont pas donnés mais doivent être souvent clarifiés. Si l'apport de Marx est immense, Harvey ne peut que déplorer qu'il nous ait laissé « une masse considérable de travail à finir » (p. 264). Ensuite, Marx, comme la plupart des marxistes, à l'exception notable d'Henri Lefebvre et d'Alain Lipietz note-t-il, « a tendance à ignorer les aspects spatiaux » (p. 388).

C'est pour répondre à ces deux problèmes que s'impose à lui un travail de mise en cohérence dont l'aboutissement est la rédaction de ce « traité de théorie marxienne générale » dont l'originalité est d'accorder « une attention particulière à la circulation du capital dans l'environnement bâti, au système de crédit et à la production des configurations spatiales » (p. 40). En « lisant Marx à travers un prisme spatio-temporel¹⁶ », Harvey réalise un travail exclusivement théorique d'intelligence du capitalisme, presque dépouillé de tout contenu historique. C'est la raison pour laquelle le livre n'a rien perdu de sa pertinence. Au contraire, les mécanismes qu'il explore sont devenus encore plus centraux avec l'approfondissement de l'emprise de ce mode de production sur le monde.

Limites repose sur une lecture raisonnée des trois livres du *Capital*, des *Théories sur la plus-value*, et des *Grundrisse*. Il s'agit pour Harvey d'identifier ce que contient la théorie de Marx, au-delà des insuffisances de l'œuvre elle-même. Harvey met ainsi patiemment en lumière les principaux résultats auxquels est parvenu Marx, mais il s'attarde tout aussi longuement sur les contradictions, les ambiguïtés, les inachèvements. En outre, il ne s'agit pas d'une lecture personnelle. Au contraire, il discute de manière approfondie ceux et celles qui se sont penchées sur ces difficultés : les auteurs marxistes, tels Sweezy, Brunhoff, Hilferding, Luxemburg, Lénine ou Aglietta, Hodgson et Lazonick occupent une place centrale. Mais les lectures des post-keynésiens – Kalecki, Robinson – et des néoclassiques – Samuelson, Baumol – sont aussi examinées de près. Harvey fait parfois référence à la correspondance de Marx pour clarifier les intentions de celui-ci et soutenir telle hypothèse plutôt que telle autre. Cependant, il ne s'arrête pas aux arguments d'autorité et ne cherche pas dans ces écrits des solutions qui n'existent pas. Par exemple, lorsqu'il prend à bras le corps la question

15. David Harvey, « Memories and Desires », art. cité, p. 188.

16. David Harvey, « Introduction to the 2006 Verso Edition », *The Limits to Capital*, Londres et New York, Verso, 2006, p. XXI.

de l'absence de théorie du taux d'intérêt chez Marx. Comme il l'explique, l'objectif avec ce traité est de faire œuvre de didactique et de systématique, mais pas de dogmatisme : « Il ne s'agit pas régurgiter les textes de Marx, mais de les prolonger, de les réviser et de les adapter de manière à traiter des complexités de notre époque¹⁷. » Ce n'est pas une doctrine qu'on expose, c'est un projet qui se poursuit.

Le livre est organisé en deux parties. La première (chap. 1 à 6) est entièrement dédiée à une évaluation bienveillante mais sans concession du programme de recherche initié par Marx. C'est là que Harvey pose les fondements d'une étude matérialiste du capitalisme dans l'espace et dans le temps. La seconde prolonge ce programme de recherche en esquisant une théorie des crises capitalistes. Chemin faisant, les différentes significations du titre retenu par Harvey apparaissent toujours plus clairement. L'expression « limites du capital » renvoie à l'inachèvement de la théorie de Marx, à celles du capital qui trouve dans sa propre dynamique ses limites et enfin à celles de Harvey lui-même qui prend progressivement acte du fait qu'il ouvre des pistes qu'il ne peut suivre jusqu'au bout.

Les éléments fondamentaux

Un des grands mérites de Harvey, c'est son refus opiniâtre d'écraser par une simplification factice l'édifice théorique que Marx a commencé d'échafauder. Il insiste en particulier sur le caractère relationnel de cette approche. Nul concept ne peut être correctement appréhendé de manière isolée, sans être mis en relation avec d'autres. C'est le fondement d'une épistémologie dialectique tout à fait distincte de la linéarité de l'approche conventionnelle, qui conçoit la progression des connaissances comme un processus d'accumulation par blocs, celle-là même qu'avait fait sien le jeune Harvey.

Les phénomènes économiques et sociaux ne peuvent pas être strictement séparés pour expliquer les processus historiques et géographiques. De la même manière, les concepts se construisent en se liant les uns aux autres. Tout l'enjeu des chapitres 1 à 3 consiste à introduire auprès des lecteurs les catégories fondamentales du marxisme sans renoncer à l'irréductible complexité de leur intrication. Il se conforme ainsi à la méthode de Marx, qui consiste à partir des abstractions les plus simples tirées de l'expérience de la vie même pour construire des conceptualisations de plus en plus riches et, ainsi, s'approcher des formes concrètes que prennent les activités à la surface de la société (p. 161).

En assumant cette complexité, il prend soin de sortir la tradition marxiste d'ornières dans laquelle celle-ci aurait pu s'embarquer. Dans les premiers chapitres, il écarte tout lien mécanique entre valeur et prix. Ce faisant, il récuse une conception substantialiste de la valeur travail au profit d'une interprétation de la valeur

17. *Ibid.*, p. XIV.

comme rapport social : « La valeur [...] n'est pas une mesure fixe servant à décrire un monde changeant [mais] un rapport social qui incorpore, en son noyau même, la contradiction et l'incertitude » (p. 294). L'exploitation du travail normée par le temps de travail socialement nécessaire est au cœur de la valorisation capitaliste, mais cette dernière évolue de manière incertaine dans l'espace et dans le temps, au fil des aléas de la concurrence, des besoins changeants, des batailles sociopolitiques ou encore des ruptures technologiques.

La suite de l'ouvrage est une ascension progressive vers une théorie générale des crises capitalistes. Les chapitres 4 et 5 montrent comment la valorisation est altérée par les dynamiques des changements techniques et organisationnels. Reprenant une idée initialement développée par Gérard Duménil¹⁸, Harvey souligne le rôle des différents temps de rotation du capital dans le processus de valorisation. C'est une dimension essentielle qui va irriguer tout l'ouvrage. Elle permet par exemple d'interroger la question des limites de la firme, c'est-à-dire de là où se situe la frontière qui sépare la division technique, planifiée, du travail dans l'entreprise et la division sociale, marchande, à l'échelle macro. En effet, l'intégration verticale a une action ambivalente sur la production de plus-value et sur le taux de profit (p. 192-195, p. 205-206). D'un côté, l'internalisation donne un poids relatif plus grand à la force de travail – le capital variable dont l'exploitation permet l'extraction de la plus-value – par rapport au capital constant – les machines et les consommations intermédiaires acquises au prix de marché : cette baisse de la composition organique participe au niveau macrosocial à une hausse de la production de plus-value et du taux de profit. D'un autre côté, cependant, l'intégration verticale ralentit la rotation du capital, ce qui pèse sur la rentabilité du capital engagé.

En insistant sur ce jeu contradictoire de la variation du poids relatif du travail vivant dans le processus de production et de la vitesse de circulation du capital, Harvey introduit les instruments pour penser les rapports entre dynamiques macroéconomiques et formes d'organisations qui pourraient alimenter la réflexion théorique encore balbutiante sur l'économie politique des chaînes globales de valeur¹⁹. Ce point permet aussi d'illustrer la grandeur et l'inachèvement de la théorie de Marx. Celui-ci n'est pas parvenu à proposer un modèle rigoureusement cohérent de l'accumulation capitaliste puisqu'il n'y a pas d'intégration logique entre, d'une part, ce qui se passe dans la sphère de la production, où la plus-value indispensable à l'accumulation trouve son origine dans l'exploitation du travail, et, d'autre part, la sphère de l'échange où l'accumulation

18. Gérard Duménil, « L'expression du taux de profit dans *Le Capital* », *Revue économique*, vol. 26, n° 2, 1975, p. 198.

19. Cédric Durand, David Flacher et Vincent Frigant, « Étudier les chaînes globales de valeur comme une forme d'organisation industrielle », *Revue d'économie industrielle*, n° 163, 2018, p. 13-34 ; Florence Palpacuer et Nicolas Balas, « Les chaînes globales de valeur », *Revue française de gestion*, vol. 36, n° 201, 2010.

est régulée par la distribution de la plus-value au moyen de la concurrence marchande (chap. 6). En revanche, en indiquant les tensions contradictoires propres à chacune de ces logiques, tensions aggravées par leur combinaison, il jette les bases d'une compréhension de l'instabilité du processus d'accumulation que Harvey prend à bras le corps.

Suraccumulation et dévalorisation du capital

La thèse centrale d'Harvey est que les crises capitalistes sont toujours des crises de suraccumulation. Leur résolution nécessite une dévalorisation à laquelle les agents économiques cherchent à tout prix à échapper, tentant de se défaire des pertes inévitables au détriment d'autres classes sociales, d'autres secteurs ou d'autres régions, tels des joueurs se refileant le Mistigri. Certes, les crises se manifestent de manières différentes, en particulier par des situations de sous-consommation – l'insuffisance du pouvoir d'achat des masses pour absorber les marchandises produites – ou par une diminution des taux de profit. Cependant, selon Harvey, ces phénomènes renvoient à un même problème sous-jacent de production trop importante de plus-value par rapport aux opportunités permettant d'utiliser ce capital de manière aussi profitable que par le passé. C'est ce que signifie le concept de suraccumulation de capital (chap. 7). Il est remarquable que la liste des symptômes des crises de suraccumulation dressée par Harvey fasse directement écho à celle utilisée dans les années 2010 dans les débats sur la stagnation séculaire : capacités de production excédentaire, augmentation des réserves de liquidités d'entreprise, sous-emploi chronique, chute des taux d'intérêts réels (p. 268) sont autant d'indices d'une situation où le capital se heurte à ses propres limites.

Comment ces situations de suraccumulation se dénouent-elles ? Par des destructions de valeur. Chômage, baisse des salaires, baisse des prix des marchandises, destructions d'inventus, faillites et liquidations d'entreprises, friches industrielles résultent non pas de calamités naturelles, mais d'un mouvement économique désordonné qui fait cohabiter insatisfaction des besoins et gaspillage de ressources afin de permettre au capital de se projeter à une échelle toujours plus large.

Cette théorie des crises « première mouture » est d'une grande perspicacité. Elle donne l'essentiel : les crises du capitalisme et leur cortège de souffrances humaines ne trouvent pas leur origine dans des éléments perturbant le fonctionnement harmonieux des marchés ; au contraire, les crises naissent du mouvement même de valorisation du capital et des contradictions qui s'y déploient.

La respiration du capital dans l'espace et dans le temps

Gilles Deleuze écrit que ce qu'il y a de plus intéressant chez Marx, « c'est l'analyse du capitalisme comme système immanent qui ne cesse de repousser ses propres limites, et qui les retrouve toujours à une échelle agrandie, parce que la

limite, c'est le capital lui-même²⁰ ». Harvey rejoint pleinement Deleuze dans son appréciation, mais il dresse aussi le constat que les mécanismes de cette expansion restent pour l'essentiel non spécifiés. Les deuxième et troisième moutures de la théorie des crises qu'il élabore dans *Limites* visent précisément à pallier ce manque de systématicité. Il s'agit de remonter vers le concret, de se doter des éléments conceptuels qui permettent de penser les subtilités du mouvement économique réel, en intégrant « les aspects financiers (temporels) et géographiques (globaux et spatiaux) de l'accumulation dans le cadre général de l'argumentation marxienne, d'une manière holiste et dialectique plutôt que segmentée et analytique²¹ ».

La grande contribution de *Limites*, on l'a compris, c'est de chercher à saisir la respiration du capital, ce mouvement qui alterne inexorablement des phases de suraccumulation et de dévalorisation, dans ses déterminations temporelles et spatiales. Il est impossible de résumer l'ensemble des nombreux résultats auxquels Harvey parvient chemin faisant. Lectrices et lecteurs, en fonction de leurs intérêts et de leurs besoins, trouveront dans cette seconde partie du livre de très nombreuses pépites théoriques qui leur permettront d'effectuer un bond dans la compréhension des problèmes économiques, géographiques ou politiques qui les préoccupent. Je me contenterai ici de mentionner trois idées qui me semblent particulièrement importantes. Elles concernent le rapport entre finance et cycles économiques, le rôle de coordination de la rente foncière et, finalement, la question des modes de variation du capitalisme dans l'espace et dans le temps.

Entremêlement des rythmes de rotation et cycle financier

L'entremêlement de multiples cycles de valorisation pose des problèmes d'une complexité redoutable. Rotation des stocks, cycle d'amortissement des investissements en capital fixe, durées variables des procès de travail ou encore temps long de l'utilisation des infrastructures introduisent une très grande variation dans les rythmes de valorisation. Et ce, d'autant plus que les procès de valorisation sont non seulement déterminés par les caractéristiques propres de chacun de ces cycles, mais aussi par la manière dont l'évolution des conditions économiques, les changements technologiques et les mutations institutionnelles les percutent.

De quelle manière des temporalités aussi diverses de valorisation sont-elles reliées ensemble par la loi de la valeur, ce point zéro du capitalisme où l'exploitation du travail vivant dans des conditions conformes au temps de travail socialement nécessaire permet de produire de la plus-value et de nourrir l'accumulation ?

20. Gilles Deleuze, *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Minitext, 1990.

21. David Harvey, « Introduction to the 2006 Verso Edition », art. cité, p. x.

La thèse de Harvey, c'est que la finance et, plus largement, le processus de valorisation du capital fictif en fonction de l'actualisation des revenus futurs joue ce rôle de coordination entre les différentes temporalités concrètes du processus de valorisation/dévalorisation du capital. Les variations des taux d'intérêt et de la valeur des actifs manifestent, en fonction des conditions observées, les perceptions changeantes des possibilités de valorisation dans le temps, ce qui permet de comparer des cycles d'une durée distincte.

Bien entendu, le mouvement interne à la sphère financière interagit avec le mouvement réel de l'accumulation. Harvey propose ainsi une théorie des crises « deuxième mouture », qui procède d'un cycle d'accumulation intégrant dynamique réelle et dynamique financière (p.387-394) et qui fait écho à l'hypothèse d'instabilité financière formulée à la même époque par Hyman Minsky²². À la phase de stagnation qui suit un krach (1), succède une période de récupération (2) au cours de laquelle les firmes qui ont résisté à la crise peuvent acquérir à moindre coût des moyens de production, emprunter à des taux faibles et embaucher une main-d'œuvre bon marché, ce qui conduit à une reprise progressive de l'activité avec des niveaux de profit confortables. La phase d'expansion basée sur le crédit (3) qui suit est marquée par une augmentation rapide des revenus nourrie par un investissement dynamique, qui est lui-même soutenu par le développement de prêts bancaires. Petit à petit, les taux d'intérêts commencent à croître tandis que la concurrence s'intensifie et que la finance accroît son emprise sur l'industrie. La phase de spéculation (4) est la plus favorable au travail. La situation est celle d'un quasi plein emploi, ce qui favorise la hausse des salaires. Mais les frais financiers commencent à peser sur la rentabilité du capital investi, et la qualité des opérations auxquelles s'adosse le capital fictif qui s'accumule à vive allure est de moins en moins bonne. C'est bientôt le krach (5). En règle générale, une faillite spectaculaire entraîne un retournement des anticipations. Chacun se met à douter du crédit de l'autre, ce qui s'accompagne d'une course vers les actifs les plus sûrs et les plus liquides. La valeur des titres s'effondre, les taux d'intérêts s'envolent, les chaînes de paiements se rompent, le chômage s'étend. Dans ce paysage de ruines, « [p]our tenter de sauver leur peau, les capitalistes s'entredévorent » (p. 392).

La dynamique du cycle et la violence du krach peuvent être en partie contenues par la politique monétaire. Mais si celle-ci peut soutenir la valeur du capital fictif en fournissant des liquidités en abondance, ce n'est pas pour autant une panacée. D'une part, si la dévalorisation peut être adoucie dans son rythme, elle aura tout de même lieu, par exemple par une hausse de l'inflation qui tend à la socialiser. D'autre part, le signal prix altéré par l'intervention de la banque centrale perd de sa qualité, ce qui perturbe le processus d'allocation des

22. Hyman P. Minsky, « The Financial-Instability Hypothesis: Capitalist Processes and the Behavior of the Economy », *Hyman P. Minsky Archive*, n° 282, 1982.

ressources et conduit à l'aggravation des déséquilibres réels. Ceci vaut également si des politiques de contrôle des prix sont mises en place pour tenter d'endiguer l'inflation. En somme, il n'y a pas de solutions monétaires aux crises, au mieux des expédients qui portent leur lot de troubles subséquents. Ce résultat théorique trouve une illustration parfaite dans les résultats médiocres obtenus depuis la grande crise financière de 2008 en dépit de l'activisme forcé des banques centrales : faut-il durcir la politique monétaire pour contraindre à une meilleure allocation des investissements, au risque de déclencher une série de faillites et une nouvelle panique financière²³ ? Ce cruel dilemme est indépassable tant que la réponse politique se cantonne au domaine monétaire et que des mécanismes de planification ne viennent pas suppléer l'anarchie du marché.

Les deux visages de la rente foncière

Il existe une autre dimension dans laquelle le douloureux mouvement de dévalorisation du capital peut être suspendu : c'est l'espace. Celui-ci est intégré dans la circulation du capital, d'abord par l'incorporation de territoires relégués, par exemple par la recherche de ressources naturelles et de débouchés dans les colonies à l'âge de l'impérialisme classique ou par l'investissement direct étranger des multinationales dans des régions à bas salaires. L'autre méthode, qui vient souvent redoubler la première, c'est la transformation qualitative de l'espace par la construction d'infrastructures, ce qui vient altérer la productivité des activités menées sur les territoires, par exemple grâce à une accélération des transports ou une meilleure qualité des télécommunications.

Prendre au sérieux la question de l'espace dans le procès d'accumulation pose la question du statut théorique de la rente foncière, ce revenu de la propriété du sol. Comment la propriété de la terre peut-elle générer de la valeur, si la terre elle-même ne crée pas de valeur ? Harvey y consacre le chapitre 11. Il existe différentes formes de rentes avec des origines et des effets économiques distincts. Mais, pour simplifier les choses, on peut retenir l'idée d'une ambivalence de la rente foncière. D'un côté, la rente foncière est une forme de revenu sans lien direct avec la production, ce qui en fait une forme de parasitisme capturant de la plus-value produite ailleurs. Cet aspect négatif de la rente peut faire obstacle à l'accumulation du capital car il correspond à de l'appropriation de plus-value sans nécessité de réinvestissement productif. Mais, d'un autre côté, il existe un rôle positif de la propriété foncière dans le capitalisme qui est très souvent mal perçu et qui réside dans la « coordination des flux de capital dans le foncier », de manière « propice à la poursuite de l'accumulation » (p. 454). En introduisant cette fonction de

23. Cédric Durand, « Quand les capitalistes ne croient plus au capitalisme. L'économie à l'ère de la "grande stagnation" », *Revue du Cricur*, n° 3, 2016, p. 88-103.

coordination spatiale de la rente, Harvey crée un parallèle entre marchés fonciers et marchés financiers :

La rente foncière, capitalisée en tant qu'intérêt sur un capital imaginaire, constitue la « valeur » de la terre. Ce n'est pas cette dernière qui s'achète et se vend, mais un titre sur la rente foncière qu'elle génère. La somme d'argent avancée est l'équivalent d'un investissement avec intérêt. L'acheteur acquiert un titre sur des revenus futurs anticipés, un titre sur les fruits à venir du travail. Les titres fonciers deviennent, en un mot, une forme de *capital fictif* (p. 460).

Ce point est très important. Il permet de comprendre comment la valeur de la propriété foncière anticipe la géographie du processus d'accumulation. Dans le même temps, tout comme sur les marchés financiers, cette valorisation sur les marchés fonciers ouvre la voie à des vagues répétées de spéculation et de krach, qui peuvent être généralisées mais la plupart du temps se concentrent dans certaines localités, certaines régions, certains pays. Car si le capital peut se saisir des particularités d'un lieu pour se valoriser, le procès d'échange « se soustrait perpétuellement aux particularités des lieux grâce à la formation des prix » (p. 430). Les singularités sont donc tendanciellement soumises à l'universalisme du marché et aux contraintes de compétitivité qui en découlent.

Comment le capitalisme varie

La théorie élaborée par Harvey est celle d'un déploiement intempestif de l'expansion du capital dans l'espace et dans le temps. Dans un entretien avec Alberto Toscano publié en 2007, il affirme ainsi : « Je m'oppose aux interprétations téléologiques, "*Wbig*" et même "progressistes" et historicistes de l'histoire de la même façon que je m'oppose aux conceptions diffusionnistes simples en géographie : je préfère parler d'un développement géographique inégal, qui constitue le principal pilier du matérialisme historico-géographique²⁴. » Pas plus de sens de l'histoire que d'uniformisation de l'espace, donc.

À l'époque où Harvey publie *Limites*, l'économie institutionnaliste n'occupe pas la place importante qui est la sienne aujourd'hui. Il intègre néanmoins cette problématique dans son analyse géographique des dynamiques économiques, et son point de départ est d'une certaine manière le même que celui des théoriciens de la diversité du capitalisme, par exemple lorsqu'il écrit : « Les infrastructures et institutions sociales du capitalisme sont d'une incroyable diversité et remplissent une multitude de fonctions différentes » (p. 497). Il se différencie cependant des traditions institutionnalistes par son insistance sur le caractère relatif de

24. Alberto Toscano, « Interview with David Harvey », *Development and Change*, vol. 38, n° 6, 2007, p. 1127-1135.

l'autonomie des institutions par rapport au mouvement de valorisation du capital. Les arrangements institutionnels qui prévalent « ne sont nullement des expressions directes des rapports sociaux du capitalisme » ; cependant, « la circulation du capital transforme, crée, soutient, voire ressuscite certaines infrastructures plutôt que d'autres » (p. 498). En effet, les infrastructures sociales, cet autre nom des institutions, reposent sur une base économique, un surplus économique, qui sous le capitalisme ne peut dépendre que de la production de plus-value. Autrement dit, dans le capitalisme, la persistance des institutions dépend des effets qu'elles ont sur l'accumulation du capital. Comme dans les travaux originels de l'école de la régulation, ce qui se joue dans la reproduction/transformation institutionnelle, c'est l'accumulation du capital et sa discordance.

Un autre point de distinction par rapport aux approches institutionnalistes tient au fait que le marxisme de Harvey pense la variation du capitalisme au-delà de la réification du national produite par les appareils statistiques : les agents économiques s'affectent les uns les autres dans le cadre des rapports sociaux, les décisions passées préparent les batailles sociopolitiques du futur, les destinées économiques des différents territoires sont étroitement entremêlées, positivement et négativement, se rendant compossibles les unes par rapport aux autres²⁵. Sur ce dernier plan, sa démarche n'est pas principalement comparatiste, mais bien relationnelle, elle porte sur la manière dont les interdépendances spatiales sont médiées par la circulation du capital.

Le concept autour duquel gravite le traitement de ce problème par Harvey, c'est celui de *spatial fix*. Existe-il une solution spatiale aux problèmes du capital ? Quel rôle joue la géographie dans le processus de formation et de résolution des crises ? Poser ces questions revient à s'interroger sur la manière dont il est possible de « soulager les problèmes de suraccumulation apparus par un développement supplémentaire ou une dévalorisation à tel autre » (p. 530).

La réponse apportée par Harvey, c'est la troisième mouture de sa théorie des crises. Une mouture tout en nuances. À un premier niveau, la recherche de débouchés extérieurs peut bel et bien constituer une forme de soupape de sécurité pour le capital suraccumulé en un lieu particulier. C'est précisément sur ce point qu'insistent les théories classiques de l'impérialisme, en établissant un lien entre, d'une part, l'insuffisance des opportunités d'investissement profitable dans l'économie domestique pour absorber la plus-value accumulée et, d'autre part, la recherche de marchés d'exportation ou de possibilités d'investissement dont la sécurité doit être garantie par des capacités militaires. Des travaux

25. Ce problème a été conceptualisé plus récemment à travers la notion de « *variegations of capitalism* ». Voir Bob Jessop, « Capitalist Diversity and Variety: Variegation, the World Market, Compossibility and Ecological Dominance », *Capital & Class*, vol. 38, n° 1, 2014, p. 45-58 ; Jamie Peck et Nik Theodore, « Variegated capitalism », *Progress in Human Geography*, vol. 31, n° 6, 2007, p. 731-772.

d'histoire économique récents ont d'ailleurs confirmé la validité empirique de ce mécanisme pour la période qui a précédé la Première Guerre mondiale²⁶.

Mais à mesure que le capitalisme étend son emprise globale, que ses circuits se complexifient, cette approche apparaît beaucoup trop réductrice. Pour Harvey, « la production des configurations spatiales est nécessairement un moment actif et constitutif de la dynamique de l'accumulation » (p. 544). C'est un point qu'il avait déjà observé dans sa thèse de doctorat sans disposer alors des outils théoriques pour l'interpréter : « Quand j'ai étudié les données de l'industrie du houblon, ses cycles de plantation, sa production, son extension et sa contraction spatiales étaient presque exactement corrélés aux cycles de l'économie britannique. La disette ou la prospérité agricole du Kent dépendait de la fluctuation des taux d'actualisation sur les marchés financiers, qui dépendaient plus généralement des conditions commerciales. Le capital financier et les formes géographiques étaient, comme je le dirais aujourd'hui, intimement et dynamiquement liés. [...] Le local et le global sont les deux faces de la même pièce²⁷. »

Cette intégration dialectique du local et du global n'est pas réductible à une logique d'échange inégal, d'appropriation de la plus-value produite à la périphérie par le centre. Il s'agit d'un mouvement de co-construction et de co-destruction dont l'origine se trouve dans la contrainte de valorisation du capital. Certes, chaque région, lorsqu'elle fait face à ses propres difficultés économiques, va chercher à les soulager en tentant de faire évoluer les règles institutionnelles, en déplaçant des capitaux ou des travailleurs, d'une manière qui lui soit favorable. À cette occasion, des blocs sociaux régionaux ou nationaux, transclasses, peuvent se constituer pour défendre des positions avantageuses. Dans certaines circonstances, la combinaison de régimes d'accumulation nationaux peut même être harmonieusement cadencée et amplifier par le jeu des complémentarités un retour temporaire à l'expansion. Par exemple, le développement industriel a été comparé au vol d'oiseaux sauvages, pour souligner le fait que le changement technologique se diffuse de pays en pays à l'échelle régionale, tiré par un pays leader mais dans le cadre d'un entremêlement de relations de complémentarité productives et commerciales²⁸. On peut penser à l'Asie du Sud-Est autour du Japon dans la seconde moitié du xx^e siècle ou à l'intense relation nouée entre les pays d'Europe centrale et l'Allemagne suite au démantèlement du bloc de l'Est et à la libération massive d'actifs et de main-d'œuvre à bas prix.

Harvey est pleinement conscient de ce type de situation, où le déplacement du capital permet à la fois d'accélérer l'accumulation en un lieu et d'absorber le

26. Thomas Hauner, Branko Milanovic et Suresh Naidu, « Inequality, Foreign Investment, and Imperialism », Stone Center Working Paper, 2017.

27. David Harvey, « Memories and Desires », art. cité, p. 185.

28. Kaname Akamatsu, « A Historical Pattern of Economic Growth in Developing Countries », *The Developing Economies*, vol. 1, 1962, p. 3-25.

surplus existant en un autre. Mais il ne s'agit pour lui en aucun cas de solutions durables, garantissant une stabilisation au long cours de l'expansion capitaliste : « aucune "solution spatiale" n'est capable d'endiguer les contradictions du capitalisme » (p. 547). Les complémentarités temporaires permettent l'élargissement de l'accumulation, mais, ce faisant, créent de nouveaux déséquilibres, générant des tendances à la crise à une échelle toujours plus élargie. Un des exemples les plus éclairants pris par Harvey concerne l'ambivalence des effets des investissements dans les infrastructures. D'un côté, ce type d'investissements permet d'offrir un débouché au capital suraccumulé et de déplacer les tendances à la crise dans le temps – puisque la période de rentabilisation est très longue –, mais aussi dans l'espace, dans les cas où ces infrastructures concernent les communications ou les transports et ont donc pour effet d'accélérer la circulation des marchandises – la destruction de l'espace par le temps. Mais, d'un autre côté, et c'est tout le paradoxe, cette projection dans l'avenir et cette mobilité accrue contiennent leur propre contradiction sous la forme d'une très grande fixité des infrastructures, accroissant ici la tension entre immobilité et mobilité de certains capitaux et entre rapidité et lenteur de leurs rotations. Au final, l'extension spatio-temporelle du capital contribue à la fabrique de crises toujours plus amples par le jeu des interdépendances accrues et des contradictions poussées chaque fois plus loin.

Pour autant, le marxisme n'est pas un millénarisme. Il ne faut pas entendre par « crise globale » un phénomène immédiatement synchronisé dans son rythme et son ampleur. Les crises prennent toujours la forme d'une question localisée, concentrée en un lieu, reflétant des problèmes globaux de suraccumulation mais dont l'acuité est particulièrement aiguë dans tel ou tel point du globe : les titres de la dette publique russe en 1998, l'euphorie de la nouvelle économie en 2001, le marché des subprimes en 2008, le surendettement du secteur privé en Turquie en 2018. Cette liste est celle des sites où le problème est devenu visible. Mais il a bien fallu dans chacun de ces cas que des capitaux ne trouvant meilleure opportunité s'engagent dans des opérations finalement moins rentables qu'escompté.

Harvey résume le problème de la manière suivante : « Les crises se forment au sein du développement géographique inégal [...]. La même observation s'applique aux effets de la dévalorisation. Ils se font toujours ressentir dans des lieux et à des moments particuliers et s'inscrivent dans des configurations régionales, sectorielles et organisationnelles précises ». Dans cette globalisation des crises, des facteurs apparemment déconnectés sont souterrainement reliés, en particulier par les mécanismes régulateurs de la rente et des taux d'intérêt. Mais la fabrique des crises comme leur résolution est aussi « coordonnée par des formes hiérarchiques d'organisation », de telle sorte que leurs effets « peuvent être étalés et, dans une certaine mesure, atténués par la réorientation des flux de capital et de travail entre secteurs et entre régions » (p. 535). Les firmes multinationales, les grandes puissances financières et les États s'efforcent de déplacer,

conformément à leurs positions, les contradictions vers des zones dans lesquelles ils seront moins exposés au risque de dévalorisation. Le jeu de ces calculs situés est hautement incertain. Et Harvey conclut son livre sur le spectre de la guerre comme forme ultime de dévaluation.

La traduction du grand œuvre théorique de David Harvey est une invitation au renouveau des travaux marxistes en langue française. La vivacité des mobilisations sociales et un riche héritage théorique peuvent constituer un terreau fertile à leur épanouissement. Mais ce sont surtout les problèmes auxquels notre époque est confrontée qui rendent la mise à disposition en français de ce livre particulièrement bienvenue. Le marxisme vivant et ouvert dont Harvey pose ici les fondations est indispensable pour penser dans un même mouvement la grande crise financière de 2008 et ses métastases dans les systèmes politiques, l'impuissance des banques centrales à relancer la croissance, les tensions géopolitiques entre la Chine et les États-Unis, la récurrence des phases de dispersion et de concentration de la puissance économique en Europe. *Les Limites du capital* est ainsi une invitation à poursuivre l'actualisation du diagnostic de Marx : confronté à ses propres limites, le capitalisme devient prédateur vis-à-vis des sociétés humaines et de la nature. Partout, la tentative d'échapper à la dévalorisation du capital suraccumulé se dresse comme une muraille refermant l'horizon des possibles. Armés de cette théorie, les chercheurs et chercheuses en sciences sociales peuvent établir un dialogue avec les mouvements sociaux pour tenter de franchir l'obstacle.